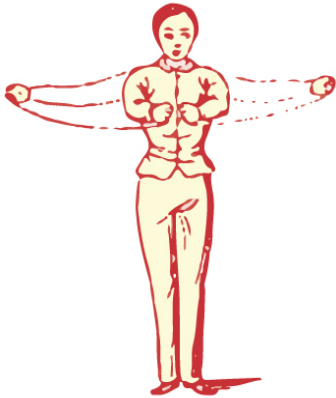


La Servante écarlate Réveil et désir au feu du réel

Michel Galtier



La Servante écarlate, écrit par Margaret Atwood il y a trente-cinq ans à Berlin-Ouest (quelques années avant la chute du mur) est une fiction que l'auteur situe dans le nord des États-Unis dans la deuxième moitié du XXI^e siècle. Une théocratie tyrannique s'est emparée du pouvoir et envahit les territoires voisins où elle asservit et emprisonne les habitants. Cette dystopie¹ dresse des tableaux de

rêves, des situations symboliquement fortes.

Il n'est pas question de faire la psychanalyse d'une œuvre littéraire, mais il est toujours intéressant de faciliter l'approche, la compréhension de la théorie analytique au moyen de ce que *l'artiste toujours précède le psychanalyste*, nous montre par son art. On y trouve très souvent des exemples qui éclairent la théorie analytique. Cela permet de faciliter la compréhension de ce qu'est le réveil dans la théorisation analytique. Ne perdons pas de vue le caractère artificiel de fiction de la description de ses rêves. Ils sont le reflet du fantasme de l'écrivaine. Ils ont néanmoins la valeur d'illustrer la réponse que nous proposons de donner à la question du réveil.

Résumons l'histoire en quelques mots : une guerre civile a divisé différents États de l'union. Une théocratie s'est emparée du pouvoir sur le mode de la dictature ; elle a imposé des lois de fer visant à restaurer les mœurs. Ceux qui ont eu la malchance d'être prisonniers pendant la guerre sont tombés aux mains des dirigeants de Gilead. Defred, l'héroïne du roman, a fait deux rêves pendant son incarcération dans l'État de Gilead.

Les circonstances du premier se situent pendant la guerre : Defred fuit devant les envahisseurs avec son enfant qu'on va lui enlever. Voici les points principaux du texte du rêve² :

« Je cours, avec elle, je la tiens par la main, la pousse, la tire à travers les fougères, elle n'est qu'à demi éveillée à cause du cachet que je lui ai donné pour qu'elle ne pleure pas ni ne dise quelque chose qui nous trahirait elle ne sait pas où elle est. Je la tire à terre et roule au-dessus d'elle pour la couvrir, la protéger. Je répète tais-toi, mon visage est mouillé, sueurs ou larmes. Je me dégage, je ne veux pas l'étouffer, je m'enroule autour d'elle en gardant la main sur sa bouche. Je chuchote, tout va bien, je suis là, je t'en prie, ne bouge pas, puis je la vois s'éloigner de moi à travers les arbres, et me tendre les bras tandis qu'elle est emportée au loin. La cloche me réveille ; puis Cora qui frappe à ma porte je m'assieds sur le tapis, éponge mon visage trempé avec ma manche ; de tous les rêves celui-ci est le pire. »

Ce rêve atroce ne la réveille pas ; la cloche du lieu où elle est incarcérée, déjà entendue pendant le rêve la tire du sommeil.

Dans le second rêve, pendant son emprisonnement, Defred rêve qu'elle est éveillée³ :

¹ Récit de fiction qui décrit un monde utopique sombre. 1984 de George Orwell, est une dystopie.

² Atwood M., *La Servante écarlate*, Robert Laffont, 2019, p. 145

³ *Ibid.*, p. 199.

« je rêve que je suis éveillée. Je rêve que je sors du lit et traverse la chambre, pas cette chambre et je sors par la porte, mais pas cette porte. Je suis chez moi, l'un de mes chez moi, et elle court à ma rencontre, dans sa petite chemise de nuit verte avec un tournesol sur le devant, pieds nus et je la soulève et sens ses bras et ses jambes m'entourer et je me mets à pleurer, parce que je sais alors que je ne suis pas éveillée. Je suis de nouveau dans ce lit, à essayer de me réveiller et je m'éveille, et ma mère m'apporte un plateau et me demande si je me sens mieux. Quand j'étais malade, enfant, elle devait s'absenter de son travail et rester à la maison. Mais je ne suis pas éveillée cette fois-ci non plus.

Après ces rêves je me réveille vraiment et je sais que je suis vraiment éveillée parce qu'il y a la couronne, au plafond, et mes rideaux qui pendent comme une chevelure blanche de noyée. Je me sens droguée. Je réfléchis à cela : peut-être est-ce qu'ils me droguent ; peut-être la vie que je crois vivre est-elle un délire paranoïaque ?

Vain espoir. Je sais où je suis, qui je suis, et le jour que nous sommes : tels sont les tests, et je suis saine d'esprit. La santé mentale est un bien précieux. Je l'économise comme les gens économisaient jadis de l'argent, pour en avoir suffisamment, le moment venu. »

Un des problèmes dominants de cette dictature qui vise à restaurer l'ordre moral est la démographie : il n'y a presque plus de naissances. Dès lors, toute femme en âge de procréer est capturée ; elle est traitée comme un objet, soumise à un régime très strict et à une surveillance sans faille limitant tous ses mouvements. Elle est destinée à être fécondée par l'un des dignitaires du régime en vue de la reproduction. On la qualifie de servante. On lui enlève son nom qu'on remplace par le nom du dignitaire qui doit la féconder (en l'occurrence notre héroïne est la servante de « Fred »). La place de la servante n'est en aucun cas celle d'une concubine. L'acte sexuel ne doit pas être inspiré par le désir ; il ne doit engendrer aucun plaisir. Tout est organisé pour que le désir et la jouissance singulière de chaque sujet ne se manifestent pas. Dans le monde de Gilead, la servante est réduite à être « un utérus à deux pattes », sans aucun égard pour son humanité. Elle est là pour assurer une fonction de reproduction. Une organisation qualifiée « d'œil » la surveille de façon implacable. Il ne s'agit pas seulement d'obéir aux ordres tyranniques ; il faut également incorporer les règles et les lois de la république de Gilead. L'une des tantes (sont ainsi nommées les femmes âgées qui font régner l'ordre chez les servantes) le dit ainsi : « la république de Gilead est en vous ». Tout individualisme est proscrit et sévèrement puni ; tout humanisme qui ferait une priorité de la dignité et de la liberté de l'humain est systématiquement combattu. La répression est très sévère, la pendaison est la sanction la plus habituelle pour toute rébellion ou trahison. Les exécutions sommaires sont publiques et restent exposées à la vue de tous sur un mur pendant des semaines. C'est une culture barbare telle que celle conçue par les nazis ou certaines des dictatures de notre époque. Rappelons que dans les associations dites du *Lebensborn*, pendant la deuxième guerre mondiale, les SS pérennisaient la race aryenne pure en contraignant des femmes comme dans l'État de Gilead.

Ce régime de fer est critiqué par les différents groupes ; des tentatives de rébellion ou d'évasion ont lieu. Defred a l'intention de s'enfuir et de retrouver son enfant. Le commandant (l'un des responsables de cette république) dont elle est la servante tombe amoureux d'elle. Dans leurs rencontres secrètes, il affiche clairement son désir. Et Defred ne se prête au jeu de la séduction qu'en apparence.

Dès lors le mensonge et la ruse rentrent en scène. Malgré toutes les embûches, elle réussit à construire une vie de couple clandestine avec le chauffeur du commandant. Son désir de femme se réveille. Defred enceinte du chauffeur obtient un régime de faveur car la grossesse est attribuée au commandant. Elle va réussir à s'évader.

Le roman se termine sur ce constat de Defred : « je me hisse, vers l'obscurité qui m'attend à l'intérieur ; ou peut-être la lumière. »

Que nous apprend cette œuvre littéraire ?

Le premier rêve est organisé pour permettre au sujet de continuer à dormir et d'éviter le réveil qui la confronterait brutalement à un réel insupportable. Le plaisir de dormir est sauvegardé grâce à la satisfaction hallucinatoire qui montre son enfant vivante ; c'est le bruit extérieur, la cloche qui tire la rêveuse du sommeil. Dans le rêve de « l'enfant qui brûle » rapporté par Freud, c'est le bruit du cierge qui tombe qui réveille le père endormi. Le réel *extime* à la rêveuse rentre en scène par l'intermédiaire du bruit de la cloche ; celui-ci est l'indice de la discipline de fer inhumaine qui règne à l'extérieur, envahit et écrase le sujet ; ce réel finit par la réveiller. Si le rêve est le gardien du sommeil, il ne l'est que jusqu'à un certain point. Il ne peut rien contre la cruauté du réel que signifie le son de la cloche ou la chute du cierge dans le rêve rapporté par Freud.

Lacan dans le commentaire de ce rêve⁴ retrouve la même circonstance de réveil du rêveur que dans *La Servante écarlate* : un bruit, le bruit d'un cierge qui tombe, produit du réel. Puis le rêveur entend son fils, près de son lit qui lui murmure sur un ton de reproche « père ne vois-tu donc pas que je brûle ? » Lacan y voit le reproche que l'enfant fait au père de n'avoir pas su le protéger ; la fonction paternelle est en échec face au réel de la mort.

Dans le rêve de Defred, c'est aussi la fonction de protection de l'enfant qui est en défaut. Comme dans le rêve rapporté par Freud, son enfant lui échappe. Freud s'en tient à la quête de sens alors que Lacan est orienté par les effets de réel dans le rêve. Si nous suivons la thèse freudienne de satisfaction hallucinatoire du désir, la servante écarlate évite l'horreur du réel pour pouvoir dormir. L'interprétation lacanienne ne contredit pas la position de Freud, mais elle va plus loin ; elle y voit la défaillance de la fonction paternelle.

Ce rêve de Defred est un rêve d'angoisse post-traumatique répétitif. Il est, nous dit la rêveuse, « le pire de tous les rêves ». Ces rêves post-traumatiques, Freud en a observé chez les traumatisés de la première guerre mondiale. Dès la *Traumdeutung*, il avait entrevu la butée du sens dans l'ombilic du rêve, en particulier dans le rêve de l'injection faite à Irma. Les rêves des rescapés de la première guerre mondiale lui ont permis d'élaborer l'au-delà du principe de plaisir et la pulsion de mort.

Margaret Atwood donne à la pulsion de mort une autre issue, une issue vers la vie.

Dans sa liaison avec le chauffeur, employé du commandant, Defred est surprise par son audace et les risques qu'elle n'hésite pas à prendre et qui mettent en danger sa vie. Margaret Atwood décrit très bien ce moment de la rencontre amoureuse, point de bascule du roman⁵.

Defred ne cède plus sur son désir.⁶ Ce qui permet de dialectiser la pulsion. Dès lors notre héroïne construit une stratégie qui lui permettra de s'évader de cet enfer. Dans la relation humanisée avec cet homme, qui devient son homme, elle retrouve son désir vers la vie. Un mouvement vital écarte, pour un temps, la pulsion de mort qui s'imposait au travers de la soumission aux règles de fer de cet univers concentrationnaire. Cet élan vital va lui permettre de s'évader.

La structuration du second rêve est différente. Defred y rêve autrement. Dès la première phrase elle annonce clairement son désir : « je rêve que je suis éveillée ». Dès la première scène elle retrouve les moments merveilleux des réveils auprès de son enfant. Sa demande est satisfaite.

⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 56-59.

⁵ Atwood M., *La Servante écarlate*, *op. cit.*, p. 183-185, « le chauffeur : “ne criez pas. Tout va bien.” Puis un peu plus loin : « il fait un pas vers moi “Qu'est-ce que vous faites ici ?” dit-il, je ne réponds pas. Lui aussi est en infraction, ici, avec moi, il ne peut pas me dénoncer. Ni moi, lui. Pour le moment, nous sommes des miroirs. Il pose sa main sur mon bras, m'attire contre lui, sa bouche sur la mienne, qu'attendre d'autre de pareilles privations ? ». Plus tard : « c'est trop dangereux, il le sait, nous nous repoussons l'un l'autre, pas loin. Trop de confiance, trop de risques, trop, trop vite. »

⁶ Cf. Lacan J., « Que l'acte génital en effet ait à trouver sa place dans l'articulation inconsciente du désir, c'est là la découverte de l'analyse », in « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 633.

Le désir qui est d'un autre ordre que la demande, s'est réveillé, il devient plus fort que le désir de dormir. Contrairement au premier rêve, le sujet n'a pas besoin d'un bruit extérieur pour se réveiller. Son désir percuté par un réel effroyable, la réveille. La force du désir du sujet de l'inconscient fortement cogné par le réel, la réveille et l'invite à s'opposer et à s'éloigner du réel qui règne à l'extérieur. C'est ce que théorise Lacan : « Si mon rêve vient à rejoindre ma demande [...] je m'éveille »⁷.

Defred avait été reléguée à la place d'un objet utilisable par la société tyrannique qui l'avait capturée. La contingence d'une rencontre lui redonne vie. Le sujet de l'inconscient, réveillé, peut reprendre les choses en main.

Il permet à l'entreprise d'évasion de commencer à se déployer. Le texte du rêve, dès la première phrase : « je rêve que je me réveille » est performatif : il fait ce qu'il dit. Au sein de la déshumanisation programmée, le désir ne s'éteint pas complètement à condition que le sujet veuille bien entendre l'insistance de son désir inconscient et ne cède pas.⁸

Lacan dans le Séminaire, *Encore*, constate : « ils se réveillent, c'est à dire qu'ils continuent à rêver »⁹. Le désir a réveillé Defred et lui a permis d'assumer son évasion et le retour de ses deux enfants chez elle. Cette fin heureuse est représentée dans *Les Testaments*. Ce roman, écrit il y a un an par Margaret Atwood est une suite de *La Servante écarlate*, il montre bien toutes les épreuves traversées par notre héroïne. Mais celle-ci finit par se rendormir lors des retrouvailles avec ses deux filles. Cette réalité heureuse lui permet de continuer à rêver et oublier les terribles moments vécus dans son existence. C'est bien ce qu'écrit Lacan : « je rentre comme tout le monde dans ce rêve qu'on appelle la réalité »¹⁰.

Dans la fin des *Testaments*, suite de la *Servante écarlate*, le rêve se poursuit dans la réalité de tous les jours : « On ne se réveille jamais : les désirs entretiennent les rêves. »¹¹ C'est pour le *parlêtre*, celui qui jouit en parlant et ne veut rien en savoir, l'occasion de construire une réalité qui lui permet de se protéger du réel, réel qui continue implacablement son chemin.

⁷ Lacan J., *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 624.

⁸ Koretzky C., *Le réveil. Une élucidation psychanalytique*, Rennes, PUR, 2012, p. 192.

⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 53.

¹⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 11 février 1975, inédit.

¹¹ « Jacques Lacan : Improvisation, désir de mort, rêve et réveil », (texte transmis par Catherine Millot, à partir d'une transcription de ses notes), *La Cause du désir*, n° 104, 2020, p. 10.